

« Continuité pédagogique » : savoirs en jeu

En ces temps de pandémie, les habitudes de travail des enseignants se trouvent bousculées. Ils réagissent, chacun avec leur style, pour modifier les pratiques, c'est-à-dire innover. Pris par un sentiment d'urgence face à cette situation de confinement inattendue, nombre d'entre eux se sont précipités vers les services en ligne prêts à l'emploi dont le plus emblématique – le CNED¹ – avait été lui-même créé, en toute hâte, en 1939. Mais en matière d'éducation et de pédagogie, le temps de réflexion n'est jamais de trop. Il ne suffit pas de décréter une *continuité pédagogique* pour qu'elle soit. Qu'est-ce qui est à continuer pour les enseignants ? Quels savoirs sont en jeu dans cette étrange parenthèse que nous traversons ?

1. Du côté de l'élève

1.1. Un savoir à perdre

Étymologiquement, le pédagogue était l'esclave conduisant l'enfant chez le maître, vers la connaissance. D'une certaine manière, aujourd'hui, il l'accompagne encore vers un ailleurs, un savoir autre. Être élève suppose un départ, un déplacement, ce que Michel Serres² exprime si bien : « *Partir exige un déchirement qui arrache une part du corps à la part qui demeure adhérente à la rive de naissance, au voisinage de la parentèle, à la culture de la langue et à la raideur des habitudes. Qui ne bouge pas n'apprend rien.* » Pour l'élève, apprendre à l'école nécessite une perte du côté du savoir familial (intime), du corps (vivant), de la langue (de l'enfance), de ce qui se répète (et qui isole). Eric Laurent³ indique le passage que chaque enfant doit effectuer dans son rôle d'élève : « *L'effort fondamental pour l'enfant qui entre à l'école réside dans la nécessité de perdre quelque chose de sa jouissance. On remédie ensuite à cette perte par un plus de jouissance, qui est d'une autre dimension, obtenu par l'insertion du sujet dans le discours de l'école à proprement dit.* » Articuler le savoir scolaire implique une soustraction avant une addition. L'accompagnement différencié des élèves, en fonction de leur rapport au savoir, devrait logiquement primer sur la somme de travail proposée ou donnée.

1.2. Un savoir à prendre

Au-delà de cette question du travail scolaire demandé aux enfants, une priorité semble émerger dans la créativité pédagogique mise en œuvre par les enseignants : trouver les moyens de rétablir un lien avec chacun. L'usage du numérique permet un échange de textes (les messages de l'enseignant aux familles, les écrits des élèves ou des parents en retour), mais aussi un échange par l'image (vidéos et photos) et par la voix (entretiens téléphoniques). Le langage ne se résume pas aux mots. L'enseignant y met parfois du corps (le regard, la voix) pour maintenir une forme de présence dans l'absence. Rien d'étonnant pour l'anthropologue et sociologue spécialiste du corps David Le Breton⁴ : « *Le monde de la communication est un monde sans corps, sans visage, un monde qui n'est plus dans le face à face, le corps à corps, le voix à voix, c'est un monde de la distance, de la virtualisation, et je pense qu'il mutile le lien à l'autre... Dans cette humanité assise, sédentaire, le corps est mis à mal.* » Un savoir d'une autre nature que le savoir académique semble essentiel dans la relation pédagogique. Il met en jeu le corps dans le langage. Le malaise suscité par l'expression « *distanciation sociale* » issue de la novlangue

¹ Centre National d'Enseignement à Distance

² Serres, M. (1991). Le tiers-instruit.

³ Laurent, E. (2013). Le savoir de l'enfant. *Le savoir ne s'apprend pas*, in D. Roy et E. Zuliani (dir.)

⁴ Le Breton, D. (2020) <https://usbeketrica.com/article/confinement-rappelle-choses-simples-ont-une-valeur-inouie>

politique a pris une tournure plus radicale avec les mesures de confinement, nous rappelant – au passage – la dimension vitale du lien social. Sans doute parce qu’il n’exerce pas un métier de relation par hasard, chaque enseignant, de sa place, s’est demandé comment poursuivre son travail à distance, sans la présence des élèves. Bernard Charlot⁵ situe la place du lien dans le rapport au savoir : « *C’est le sujet qui apprend (nul ne peut le faire à sa place) mais il ne peut apprendre que par la médiation de l’autre (en face à face ou indirecte) et en s’engageant dans une activité.* » Autrement dit, l’élève prend le savoir dans l’Autre, incarné ou symbolique. Le savoir de l’élève ne résulte pas que d’une circulation d’informations, mais aussi d’un transfert dans une relation avec un autre, entre présence et absence.

2. Du côté de l’enseignant

2.1. Un savoir à chercher

Pour faire face à l’incertitude du moment, les enseignants ont pu se récupérer du côté du collectif. La nécessité de garder des enfants de soignants a déclenché une solidarité spontanée. Les groupes constitués grâce aux réseaux sociaux ont permis le recours bénéfique à l’humour. Aussitôt, les échanges brefs et nombreux ont eu un effet d’apaisement non négligeable. Spontanément, les enseignants ont exprimé une impression de désorientation. Un virus empêche l’accès à l’école et les voilà plongés dans un chemin incertain, à ouvrir. Cette situation inattendue et soudaine implique de se donner le temps de la penser à plusieurs. Progressivement, des initiatives individuelles ont été discutées et quelques actions coordonnées ont été pensées. Quand un savoir-faire en équipe existe, il permet de se décaler de ce qui apparaît – au premier abord – comme un point de butée. Le travail en groupe redonne du sens à l’action et garantit le professionnalisme de chaque acteur. Le sociologue Norbert Alter⁶ estime que « *la compétence ne peut se réduire à la détention d’un savoir. La compétence est largement collective et informelle.* » Eugène Enriquez⁷ abonde dans le même sens : « *C’est par le travail que l’homme se fonde en tant qu’individu, marque sa propre puissance (sur les choses). C’est par l’invention “fabricante” qu’il peut permettre à ses désirs de s’inscrire dans la réalité. Mais le travail nécessite l’aide des autres. Travail et vie sociale vont de pair.* » Le savoir en partage construit le sujet et permet d’être relié, donc de se sentir un peu moins perdu. L’identité professionnelle de chacun se restructure un peu à la faveur des situations exceptionnelles rencontrées et expérimentées.

2.2. Un savoir à construire

L’empressement à donner quelque chose aux élèves enfermés chez eux a vite été calmé par la saturation des plates-formes en ligne et par l’avalanche de propositions venant de toutes parts sur internet. Il a fallu renoncer, trier, choisir et, finalement, inventer autre chose. Le COVID-19 nous confronte au réel, à nos limites. Les apprentissages à la maison ne remplaceront pas les apprentissages à l’école. D’après Marie-Hélène Brousse⁸, face à une perte, « *le désir est le seul outil dont disposent les corps parlants* ». Pas d’autre recours pour l’enseignant que de commencer à devenir acteur d’une situation qui semblait lui échapper. Ce faisant, il invente un savoir inédit qui augmente ses compétences (dans l’usage pédagogique du numérique, par exemple) et, peut-être, sa manière d’entrevoir la relation avec les élèves et les parents.

⁵ Charlot, B. (2003). La problématique du rapport au savoir. *Rapport au savoir et didactiques*, 33-50.

⁶ Alter, N. (2015). *L’innovation ordinaire*. Presses universitaires de France.

⁷ Enriquez, E. (2012). *Clinique du pouvoir : les figures du maître*. Érès éditions.

⁸ Brousse, M.-H. (2020). <https://www.hebdo-blog.fr/trouver-limpasse-meme-force-vive-desir/>

2.3. Un savoir à délimiter

La situation que nous vivons va à l'encontre de l'histoire. En ces temps de confinement, l'école offre une perspective renversante à l'élève en lui demandant de rentrer chez lui pour apprendre le savoir scolaire et à son parent de faire l'enseignant par procuration ! C'est troublant pour l'élève, le parent et l'enseignant. Habituellement, l'école est un espace-temps pour apprendre avec d'autres et leurs différences. Philippe Meirieu⁹ estime qu'elle ne peut être remplacée par les seuls dispositifs à distance, individuels et indifférenciés. Le dispositif contraint de l'école à la maison individualise le lien social et risque de peu prendre en compte le rapport singulier des élèves aux apprentissages.

Accompagner les élèves vers l'école et à l'école est un métier. Difficile d'espérer que tous les parents s'improvisent enseignants du jour au lendemain. Plusieurs paramètres peuvent déterminer leur engagement auprès de leur enfant dans le travail scolaire attendu à la maison. Ils ont leur réalité. Une réalité externe : elle varie notamment en fonction de l'équipement et la connectivité des foyers, la disponibilité que leur laisse leur propre travail et celui du conjoint, la taille de la fratrie. Une réalité interne : ils ont un lien particulier avec leur enfant qui n'est pas sans influencer sur leur conception du rôle de parent de cet élève-là et dans cette circonstance particulière de confinement.

La plupart des parents disposent d'une représentation de la demande scolaire (les apprentissages attendus, l'intérêt que leur enfant doit y trouver, sa relation avec les autres élèves et l'enseignant.e) qui leur permet un positionnement adapté dans l'accompagnement. Cependant, une confusion ou une désertion des places et des rôles est à redouter chez certains parents, à travers des positions allant d'une demande sans limite (vouloir forcer les apprentissages, en rajouter) à une absence de demande (laisser l'enfant livré à lui-même, laisser tomber).

Chez certains élèves, des réactions allant de la résistance à la démission pourraient naître de ce relais pédagogique assuré par les parents. Bien des aspects de la demande scolaire faite aux enfants peut faire impasse : que le travail soit demandé par les parents ou par les enseignants, qu'il soit adressé de façon plus ou moins précise, directe, rigide, excessive... Autrement dit, pour nous enseignants, être partenaires dans le travail avec l'enfant consiste à mesurer la part que chaque parent peut prendre. Au mieux, un accompagnement des parents qui le demandent pourrait s'envisager et, a minima, la possibilité d'un échange téléphonique avec eux.

Pierre Périer¹⁰ précise les enjeux du dialogue avec les parents : d'abord « reconnaître l'égalité des "êtres parlants" » avant de « s'accorder sur l'objet de ce qui peut être soumis à la discussion. » Le contexte particulier que connaît l'école, en ce moment, implique un partage d'autorité auprès de l'enfant-élève entre enseignants et parents. Si l'école « se pose en institution détentrice d'un savoir spécialisé que les parents doivent s'approprier », elle les annule dans l'altérité qu'ils représentent. Le dialogue constructif risque d'être empêché. Une fois la légitimité accordée à la parole des parents, la question à se poser est : « Qu'est-ce qui peut circuler dans l'échange [parent-enseignant] ? » Il n'est pas sûr que le travail scolaire soit une priorité. Ce pourrait être une question ou une préoccupation de leur enfant due au contexte. Ce pourrait être une inquiétude liée au moins d'école et à la suite de la scolarité. Ce pourrait être aussi, tout simplement, chercher à maintenir la curiosité de l'enfant et un lien avec son enseignant.e.

⁹ Meirieu, P. (2020). <https://theconversation.com/ecoles-fermees-aux-eleves-les-lecons-du-virus-et-quelques-pistes-pour-les-parents-133680>

¹⁰ Périer, P. (2019). *Des parents invisibles : L'école face à la précarité familiale*. Presses universitaires de France.

Conclusion

Les circonstances sanitaires nous confrontent à l'incertitude.

Le COVID-19 est un coronavirus inconnu. L'angoisse qui l'accompagne semble aussi virale que le virus lui-même. Quand surviendra le pic de l'épidémie ? Serons-nous touchés ? Jusqu'à quand durera le confinement ? Des questions en suspens, pour l'instant.

Dans ce contexte, le dispositif de l'école à la maison constitue une autre inconnue. A l'heure où l'impératif d'efficacité envahit le champ de l'éducation, la réussite de la *continuité pédagogique* est attendue. Mais, sur le terrain, le tâtonnement et le doute l'emportent. En travaillant à distance, l'enseignant perçoit clairement à quel point il n'est pas *maître* d'une situation qui lui échappe encore plus qu'en classe. Il se demande comment *continuer* son activité :

- Avec son équipe ? Ses compétences se construisent plus difficilement quand il est isolé. Comment poursuivre le partage de sa pratique, des obstacles et questions qu'elle suscite ?
- Avec ses élèves ? Si la relation pédagogique et éducative passe par le langage, elle implique aussi le corps, une proximité, un dialogue pédagogique. Il ne suffit pas de donner des activités différentes. Les apprentissages ne résultent pas d'une accumulation de savoirs transmis mais du plaisir d'apprendre, d'une manière – toujours singulière – de profiter de ce « *jeu de vie* »¹¹. A ce jeu-là, tous les élèves ne partent pas à égalité. Comment prolonger l'aide, au un par un ?
- Avec les parents ? D'ordinaire, leur demande scolaire ne rejoint pas nécessairement celle de l'école. Comment faire en sachant que l'enseignant leur confie une part de ses prérogatives ?

Au fond, l'enseignant fait face au nouveau – une situation inédite – et au différent – d'autres sujets, irréductibles par définition. Cette double altérité, qui plus est dans un moment de crise, rappelle combien l'enseignement s'accorde mal avec l'idée de maîtrise. Une part d'impossible, liée au métier d'éducateur et évoquée par Freud¹², reste inévitable.

Mais, c'est en consentant à cette limite – ce qu'il ne sait pas et ce qu'il ne saura jamais – que l'enseignant peut se laisser enseigner par ce qui arrive. La fermeture de toutes les écoles ouvre :

- à la possibilité d'inventer. Dans cette situation imprévue, les injonctions aux « bonnes pratiques » et les protocoles n'ont pas eu le temps d'être conçus. Enseignants et équipes ont presque carte blanche pour imaginer la *continuité pédagogique*. Qu'ils ne s'en privent pas ! Il ne s'agit pas de refonder l'école en quelques jours, mais de penser, pour un temps, une école différente. Il y aura probablement un savoir à en tirer pour la suite, quand les écoles rouvriront.
- à la possibilité de prendre du recul. Confiné chez lui, l'enseignant peut entrevoir l'essentiel, « *le prix des choses sans prix* »¹³ comme « *le simple fait de se déplacer, de se rendre à son travail* », et, peut-être, d'en savoir un peu plus sur ce qui l'oriente dans son travail et sa vie.

Dominique Fontaine (enseignant spécialisé)

Le 31 mars 2020

¹¹ Freud, S. (1910). Pour introduire la discussion sur le suicide. *Résultats, idées, problèmes*, 1, 131-132.

¹² Cifali, M. (1999). Métier « impossible » ? une boutade inépuisable. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, (4).

¹³ Le Breton, D. (2020) <https://usbeketrica.com/article/confinement-rappelle-choses-simples-ont-une-valeur-inouie>